

judiciales à nos intérêts et à notre avancement social, vont disparaître; et nous nous reconnaitrons pour ce que nous sommes, pour des frères dont les intérêts sont les mêmes, dont les aspirations sont identiques, dont les destinées ne diffèrent en rien, et pour l'avenir desquels nous ne pouvons que former un seul et même vœux. (*Applaudissement.*)

Qu'il est beau et réjouissant de contempler cette vaste assemblée réunie dans le but le plus noble et le plus louable; qu'il est ravissant d'y voir les preuves les plus incontestables qu'un même sentiment fait battre les cœurs; qu'il est doux et charmant de songer que désormais ces barrières qui ont si longtemps empêché le rapprochement politique et social entre les différents groupes français dans la Puissance — barrières érigées d'abord par les malheurs et les vicissitudes de nos pères, et maintenant depuis par des circonstances incontrôlables — vont disparaître au milieu des démonstrations populaires, au milieu des réjouissances triomphales de ces mêmes groupes, vont faire place enfin à des liens de rattachement d'autant plus étroits que la séparation avait été plus longue et plus accentuée.

Il serait peu sensible aux mouvements du patriotisme le cœur acadien qui ne saurait battre de bonheur en constatant que la solitude et l'isolement du passé, que cet oubli dans lequel nous avons vécu depuis si longtemps, vont disparaître, et que désormais nous serons mieux connus, mieux appréciés et mieux servis comme portion de la race française dans la grande Puissance du Canada. Par le passé nous avons vécu, grand même, sans l'aide et sans l'appui d'autrui; nous avons conservé notre langue avec une fidélité que ni les persécutions ni l'adversité, ni le contact des races parlant une langue étrangère à la nôtre, n'ont pu ébranler; et nous sommes surtout demeurés fidèles à la foi de nos pères. Pendant de longues et difficiles années nous avons combattu pour notre existence et notre avancement sans compter sur le support d'autrui; nous avons lutté seuls, entourés de gens qui étaient nos vainqueurs, qui nous étaient étrangers par la langue et par l'origine, et qui étaient nos supérieurs en nombre, en richesses et en influence. Dans une

telle position, il manquait à nos pères les moyens de faire instruire leurs enfants, et ils se voyaient ainsi forcément obligés de livrer le combat difficile de la vie sans éducation, cette arme puissante dont se munissaient leurs voisins plus fortunés; et plus tard, quand une persévérance de fer, une industrie et frugalité extraordinaires leur donnèrent les moyens pécuniaires pour faire instruire la jeunesse, les instituteurs leur faisaient défaut. Eut-il été étonnant si dans de telles circonstances nos pères eussent entièrement perdu leur identité comme race, si leur langue se fut complètement perdue pour être remplacée par celles de leurs vainqueurs, si en un mot toute trace distinctive de nationalité et de caste eût disparu chez eux? Cependant ce ne fut pas le cas. Aujourd'hui, dans l'Acadie, une population de plus de cent mille âmes conserve encore la foi vive des premiers colons français, montre le même attachement à leurs coutumes et leurs mœurs et à leur religion — attachement qui faisait partie du caractère de leurs pères — aime surtout à demeurer français et parle le beau langage de l'ancienne mère-patrie, lequel, je dois dire, se perfectionne chez eux d'année en année au lieu de se gâter et de se perdre. Il est vrai que l'absence presque complète d'écoles où était enseigné le français dans la province pendant toutes les années qui ont précédé l'établissement du beau Collège St. Joseph, à Memramcook, semblait destiner les braves Acadiens à perdre le langage de leurs ancêtres, et à demeurer toujours les serviteurs des étrangers. Cependant la Providence leur gardait, comme gage de leur fidélité et de leur bonne foi si longtemps éprouvées au reste — un sort plus heureux. L'avènement et l'ouverture du Collège Saint Joseph, dans l'ancienne et belle paroisse de Memramcook, paroisse presque exclusivement habitée par les descendants de Beauséjour et de Grand-Pré, et située à environ deux cent milles de la ligne sud de la Province de Québec, l'ouverture de ce collège, dis-je, devint pour les Acadiens l'aurore d'un jour plus beau et plus heureux. (*Applaudissements.*) La fondation de ce collège fut un signe précurseur, nous annonçant alors une vérité que nous ne pouvions comprendre, mais qui se réalise aujourd'hui. Cette